

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°39

Vingtième année – premier semestre 2016-2017



Faut-il renoncer à l'idée de progrès ?

Atelier animé par Anne Marie Sibireff et Alain Lambert avec Lionel, Annie, Chantal, Christine, Claude, Dominique H, Dominique P, Jacky, Iren, Jean Claude, Jean Pierre, Michel, Paul, Pierre, Renée, Yves.

Première séance, : Très riche, le tour de table fait émerger :

Une définition, au moins provisoire : *progrès* vient de *progredior*, verbe militaire à l'origine, qui désigne un mouvement vers l'avant. Transposé de l'espace au temps, il désigne un changement orienté vers le mieux.

Des questions, issues directement de cette définition : y a-t-il un/des changement(s) ou n'est-ce qu'un effet d'optique ? Qu'il soit orienté suppose un but, un idéal, supposé connu - et commun - de l'humanité et un chemin (un seul ?) pour l'atteindre. « *Mieux* » relève manifestement d'un jugement et non d'un constat et renvoie à une échelle de valeurs. Même si celle-ci est largement partagée, elle n'échappe pas à la subjectivité, qui toutefois ne saurait nous amener à un relativisme de l'indifférence.

Une gamme quasi complète des attitudes à l'égard du progrès, donc des opinions face à la question qui nous occupe : de la confiance à la méfiance en passant par la prudence. Toutefois sont absents les deux extrêmes que l'on peut entendre/lire par ailleurs : la confiance totale (« *l'humanité trouvera toujours des solutions aux problèmes qu'elle crée*») et le rejet total du progrès. Notons aussi que certains domaines de l'activité humaine se situent à l'écart du progrès : c'est le cas pour l'art. En ce qui concerne la philosophie, c'est une question (voir atelier de mars à mai 2011, journal n°28)

Détaillons les attitudes et les arguments recensés :

Confiance : espèce très vulnérable, l'humanité a dû et doit de se battre pour inventer les moyens d'échapper à la soumission aux lois naturelles. Elle a obtenu des résultats remarquables, notamment dans le domaine de la santé : allongement de l'espérance de vie, baisse de la mortalité infantile : ce sont là des *progrès* indéniables. Les critiques que l'on adresse au progrès technique concernent, en réalité, non celui-ci, mais l'usage qui en est fait (nucléaire : usage belliqueux ou imprudences).

Prudence, méfiance, suspicion : LE PROGRES, conçu comme inéluctable et évident (*il va de soi que la couleur est supérieure au noir et blanc et la 3D à la 2D*) est suspect. Il faut toujours ajouter un adjectif indiquant dans quel domaine il a lieu : matériel/moral/spirituel, scientifique, technique, scolaire, médical, social, personnel/collectif, quantitatif/qualitatif... sachant qu'un progrès dans un domaine peut constituer un terrible danger, voire une catastrophe dans un autre (fission de l'atome Et déchets durables ET Hiroshima).

Même au pluriel, les progrès sont toujours ambivalents, il y a un prix à payer. Ce que l'on gagne incontestablement en confort, en vitesse ..., on le perd en respect de la nature ou en sociabilité (machine à laver)

A long terme, ce qui semblait un mieux, accueilli dans l'enthousiasme par tous, s'inverse, devient un grave péril. Des effets dits « pervers » se manifestent, alors qu'il est trop tard pour faire marche arrière. Les dégâts sont irréversibles : résistances des bactéries aux antibiotiques, scandale de médicaments tueurs, explosions nucléaires, terrains empoisonnés, décryptage du génome humain débouchant sur des manipulations... Le transhumanisme est cité comme transformation de promesses enthousiasmantes en terribles menaces de savants fous.

Les lobbys pharmaceutiques, en jouant le profit contre la santé sur certains médicaments, ont amplifié la méfiance pour les vaccinations. Comme les pesticides en agriculture, il ne s'agit pas de les refuser par principe mais d'en rechercher des moins nocifs..

Ce qui est considéré comme amélioration devenue banale et nécessaire à une partie de l'humanité est obtenu au prix d'une régression gravissime des conditions d'existence pour une autre partie : par la colonisation l'occident s'est assuré un niveau de vie meilleur, en opprimant les peuples qu'il soumettait et en bafouant ses propres valeurs de justice, de liberté et d'égalité. Les métaux rares dont a besoin le numérique devenu notre quotidien sont obtenus par l'exploitation éhontée de populations arrachées à leur mode de vie ancestral etc... Une partie de l'humanité impose à l'autre sa conception du progrès, jugée naïvement (?) universelle, alors qu'elle ne fait que légitimer un mode de vie, qui, s'il devenait général, nécessiterait 2 ou 3 planètes.

Ce qui prévaut dans l'assemblée, c'est que *le Progrès* au sens « naïf », sa prétendue évidence, son soi-disant caractère irrésistible, relèvent d'un ethnocentrisme occidental, d'une croyance, d'une idéologie, voire d'une religion, le tout, dépassé, même si ne pas y croire est encore largement considéré comme « ringard ». Pour certains, il s'agit même d'un *story telling*, d'un mensonge sciemment forgé et propagé par une minorité pour son plus grand profit. Du reste, cette conception n'a-t-elle pas été définitivement invalidée par les tueries de masse du XXe siècle ?

Toutefois, est soulignée la capacité qu'ont les hommes de ne pas se précipiter aveuglément dans toutes les nouveautés hâtivement baptisées « progrès » mais de se donner le temps et les moyens de la réflexion: moratoires, comités d'éthique... dans le domaine de la génétique notamment. Le passage à un échelon politique des décisions est ici clairement nécessaire.

La référence aux textes envoyés permet de comprendre que l'idée d'un progrès global de l'humanité est récente, locale, solidaire d'une représentation linéaire du temps. Dans l'Antiquité, dans d'autres civilisations, le temps, conçu comme circulaire ou multidirectionnel, peut conduire à se représenter l'histoire humaine comme un déclin, voire une déchéance : pour Hésiode, l'âge d'or est derrière nous, pauvres humains de l'âge de fer. Chez Platon (*La République*) de l'aristocratie, gouvernement par les meilleurs, à la tyrannie, pouvoir cruel et asservissant exercé par un seul, en passant par la timarchie, l'oligarchie, la démocratie, la succession est la fois logique, inéluctable et orientée vers le pire. Quant à la temporalité issue du christianisme, elle nous oriente, du moins selon St Jean, vers l'Apocalypse, mais aussi vers l'avènement de la Nouvelle Jérusalem : après la destruction, le salut, mais pour qui ?

En fin de séance est émis un double vœu : nous ne voulons plus qu'on nous raconte « des histoires ». Mais nous souhaitons en même temps ne pas renoncer à tout espoir de vivre dans un monde meilleur, en tentant de redéfinir l'idée de progrès...

Séance 2 : Si le progrès désigne un changement orienté vers le mieux, selon une temporalité propre au monde occidental christianisé, comment les philosophes des Lumières (élargies de Descartes à Marx) ont-ils légitimé cette idée ?

Descartes, sans remettre en cause la religion, est quand même transgressif par rapport à la condamnation divine à la souffrance, puisque la science, mise en pratique, doit permettre à l'homme de devenir « comme maître et possesseur de la nature » et de profiter de toutes les découvertes, à commencer par celles de la médecine : *car même l'esprit dépend si fort du tempérament, et de la disponibilité des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher.*

Certes, on peut être en bonne santé et malheureux, ou malade et heureux. Pourtant, il semble indéniable que les avancées concernant la santé participent de cette orientation vers le mieux, même subjectif. Mais si elles restent nécessaires, sont-elles suffisantes, comme le croit Descartes?

Avec Pascal, qui reprochait à Descartes son athéisme, le progrès semble pourtant inéluctable puisque les hommes, par la transmission des générations, accumulent de plus en plus les connaissances au fil des siècles. Mais toute cette connaissance, rendue aujourd'hui très accessible par la technique, est-elle pour autant assimilable par tous, sans une véritable éducation qui en ouvre vraiment l'accès, et est-elle un gage de sagesse?

Pour Condorcet, un double mouvement caractérise l'histoire, la progression politique de l'idée d'égalité au niveau du peuple et des personnes éclairées, et sa régression violente dans les sphères du pouvoir, politique et religieux, même s'il croit que le progrès politique au niveau des nations et dans la société permettra l'épanouissement de l'homme. Sauf qu'il est mort dans sa cellule, en 1794, arrêté pour trahison par les jacobins parce qu'il avait critiqué la nouvelle constitution.

Mais le progrès politique est-il premier, et ne doit-il pas être conjoint au progrès personnel de ceux qui le promeuvent, pour éviter les désillusions, comme le prône le convivialisme?

Avec Comte, le progrès devient une loi inéluctable de l'histoire humaine, individuelle et collective, scientifique seulement en apparence. Son positivisme est plus de l'ordre du scientisme, sans réfutabilité possible, que des sciences naturelles. Même s'il met la question « pourquoi » de côté, propre aux états théologique et métaphysique, pour ne s'intéresser qu'à la question « comment » à l'état positif.

La loi proposée par Hegel, est peu scientifique également : la ruse de la Raison dans l'Histoire consiste pour l'Esprit Universel, à se révéler à lui-même par l'accomplissement de l'humanité vers l'État de droit et la fin de l'histoire. Et le rôle des grands hommes, par la ruse, la dialectique du négatif, est de propager à leur insu dans les conquêtes violentes, les perfectionnements des civilisations, les découvertes scientifiques des Grecs par Alexandre, le droit romain par César, la constitution républicaine par Bonaparte...

Si le progrès est inéluctable, la fin justifie-t-elle les moyens? Mais d'abord le progrès est-il inéluctable selon la Providence ou une Loi de l'Histoire ?

Séance 3 : C'est ce dont est persuadé Marx, avec plus ou moins de nuances selon les textes : l'histoire des luttes de classes va se clore après la révolution prolétarienne et la mise en commun des moyens de production va forcément libérer l'humanité, de la misère, du travail et de l'exploitation.

Pourtant Rousseau, en penseur du progrès, s'était montré plus sceptique : tout progrès a des conséquences « soit en bien soit en mal » car s'il est rationnel, cumulatif, quantitatif, il n'est pas forcément qualitatif et raisonnable, face à une liberté humaine imprévisible qu'il faut éduquer chez l'enfant comme chez le citoyen (*L'Émile* et le *Contrat social* en témoignent).

Quant à Nietzsche, son refus du progrès social vient de son refus de la démocratie et de l'égalitarisme forcément décadent. L'élite vaut mieux que les femmes ou la « populace », explique-t-il dans *Par delà le*

bien et le mal, publié un an après *Zarathoustra*, qui, parce que plus poétique et métaphorique, semble moins radical. Mais il y écrit quand même : "Tu vas voir les femmes ? N'oublie pas ton fouet !" ou " L'homme doit être élevé pour la guerre, et la femme pour le délasserment du guerrier : tout le reste est folie." Et dans ses propres commentaires de *Zarathoustra*, retrouvés dans ses notes, et consultables sur Internet, on reconnaît les mêmes principes implicites, comme ces fragments 32 et 33 : "L'idéal eudémonique et social ramène les hommes en arrière — il crée peut-être une espèce ouvrière très utile — il invente *l'esclave idéal de l'avenir*, la caste inférieure *qui est indispensable* ! Droits égaux pour tous — c'est la plus merveilleuse injustice ; car ce sont les hommes supérieurs qui pâtissent de ce régime."

Max Horkheimer, de l'École de Francfort, en 1947, après l'une des plus grandes catastrophes humaines du XXe siècle, insiste sur la maladie inhérente à la raison, sa soif de domination de l'homme et de la nature. Elle ne peut devenir raisonnable que par un effort d'autocritique indispensable.

N'est-ce pas, explique Karl Popper, au nom du progrès inéluctable que des sciences de l'homme, comme la psychanalyse ou le marxisme, ont refusé le mode de fonctionnement des sciences expérimentales et la réfutabilité qui en est le pivot ? Dogmatiques, elles n'en sont devenues que plus vulnérables.

A quoi Hans Jonas, un des penseurs de l'écologie politique, ajoute l'idée que le progrès technologique moderne a tellement démultiplié sa puissance qu'il n'est plus possible d'en prévoir exactement les conséquences pour l'humanité future. On ne peut plus dire qu'il est neutre et dépend du seul agir humain, comme l'affirme encore Michel Onfray, contre Jonas *le déprimant*.

André Gorz analyse lui aussi ce prétendu progressisme, aveugle et élitiste, qui pousse les apprentis sorciers trans-humanistes dans une fuite en avant qui devrait nous libérer, et d'abord eux, des carcans de notre humaine condition, mais au prix exorbitant de la perte de notre faculté de juger et de choisir, autant dire... de notre humanité.

Pourtant, comme l'explique Jonas, au nom du principe responsabilité, aujourd'hui pratiqué sous le nom de principe de précaution, il faut se donner les moyens d'anticiper l'avenir de telle sorte que nos actions ne remettent pas en question la continuité de l'humanité, sans que cela interdise tout progrès possible.

Mais des progrès qui ne relèvent pas de la seule dimension quantitative, utilitariste, économique. Qui soient discutés (et décidés?) par le plus grand nombre, après une véritable information des citoyens. Qui soient expérimentés à une petite échelle avant toute généralisation précipitée. Et inspirés aussi des expérimentations locales alternatives quand elles fonctionnent, même si elles ne respectent pas le modèle économique dominant, comme dans le film de Marie Monique Robin vu ensemble, *Qu'est ce qu'on attend ?*, la chronique d'un petit village alsacien qui essaie d'inventer l'avenir. Qui permettent aussi et surtout de conserver les progrès sociaux ou de santé acquis, qu'il faut absolument préserver et défendre.

Non pas renoncer au progrès, mais le redéfinir, en espérant *Sauver le progrès*, pour reprendre le titre de l'essai de Peter Wagner récemment paru.

.....

Atelier Kolakowski : Lecture de chapitres de la Petite philosophie de la vie quotidienne

Animé par Jacqueline Crevel et Erik Laloy avec Yvette, Claudie, Philippe, Pierrette, Sylvie, Muriel, Michelle, Maud, Martine, Martine, Liliane, Madeleine, Denise, Christiane, Thérèse, Brigitte, Aline.

Séance 1 Du pouvoir

Le chapitre lu pour cet atelier a été collectivement choisi. Le tour de table initial laisse percevoir des divergences d'appréciation, tous reconnaissant la clarté du propos et l'effort constant pour dépoussiérer le sujet.

L'essai se centre, en effet, sur une question simple : le pouvoir est-il réellement convoité par tous ? Pour résoudre le problème, S. Kolakowski propose une première définition – sens large – du terme pouvoir : avoir du pouvoir c'est exercer une influence sur quelqu'un ou quelque chose pour le faire agir dans le sens que nous voulons. Pour éclairer, il propose toute une panoplie d'exemples concrets où l'on comprend bien que le pouvoir est source de satisfaction, donc désirable par tous, lorsqu'il permet d'accéder à une certaine maîtrise, celle d'une langue par exemple, d'une partie des mathématiques, ou de son corps. Mais il écarte l'idée, qui lui semble à la fois simpliste et inutile, que le désir de pouvoir puisse à lui seul servir de principe d'explication à l'ensemble des conduites humaines. A cette première définition, il en oppose une autre – sens étroit – dont il juge qu'elle constitue le sens que nous prêtons spontanément au terme quand nous parlons du désir de pouvoir : avoir du pouvoir c'est le moyen qu'un maître garde à sa disposition pour exercer une influence sur les autres par la force ou par la menace et contrôler leur comportement, les moyens de coercition mis en œuvre par l'État en étant une configuration possible. De ce pouvoir, il récuse qu'il soit désiré par tous lors même qu'il en affirme la nécessité, fustigeant l'anarchisme en ce qu'il fut, selon lui, historiquement responsable des pires massacres de la révolution russe. La seule attitude légitime vis à vis du pouvoir qui, nécessairement, corrompt consiste en une méfiance constante, et en un contrôle vigilant. C'est en ce sens que la démocratie, dont il affirme qu'elle ne peut exister au sens propre du terme, reste le système de protection de l'individu le plus efficace.

Au-delà des divergences qui se sont exprimées, le sujet politique s'y prêtant tout particulièrement, les lecteurs

ont été gênés parfois dans leur lecture par un certain flou conceptuel. Kolakowski, par exemple, distingue deux sens du terme pouvoir et cette distinction structure son propos mais glisse sans cesse de l'un à l'autre, perturbant la compréhension de son propos.

Quelles que soient les critiques que l'on puisse faire à ce texte, l'on doit lui reconnaître une accessibilité qui a largement facilité le sens critique et alimenté les échanges entre lecteurs. Ce qui n'est pas sans valeur ni mérite.

Séance 2 : De la jeunesse

Dans un premier temps ce sont surtout des remarques critiques qui ont été formulées sur le texte.

Comment s'organise la pensée de l'auteur? Qu'est-ce que la jeunesse pour lui ? Une approche en termes d'état d'esprit n'est elle pas plus pertinente que l'opposition en termes d'âge (jeune/non-jeune) ? La notion de jeunesse n'est elle pas très différente selon les cultures? Avons nous vraiment, comme l'affirme le texte, la possibilité, en nous en donnant la peine, d'être jeune ? Le texte n'est-il pas contradictoire en affirmant à la fois que la jeunesse est caractérisée par sa bêtise et qu'elle est ferment du changement? Les jeunes se sentent-ils, se pensent-ils jeunes ? La jeunesse existe-t-elle ou ne relève-t-elle pas que d'un regard rétrospectif? N'est-ce pas plus sur le culte de la jeunesse que sur la jeunesse que l'auteur s'interroge?

Comment expliquer le culte rendu à la jeunesse ?

- Ce phénomène manifeste un renversement des valeurs dans notre civilisation. Autrefois, ailleurs c'est aux anciens, à la sagesse qu'un culte était ou est rendu. (cf Un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle dit on en Afrique)
- Paradoxe noté par Kolakowski : à la différence de la sagesse, la jeunesse n'est pas un mérite, elle n'est pas quelque chose qui se conquiert, qualités justifiant de devenir objet de culte.
- Affirmation de la beauté et de la supériorité physique de la jeunesse avec les plaisirs (pas seulement sexuels) que cela procure, à mettre en relation avec les valeurs dominantes de notre civilisation.
- Mise en évidence du rôle joué par le dynamisme de la jeunesse dans les transformations politiques, sociales, ceci alors que la lucidité et les connaissances lui font défaut... Citation par une des participantes d'une formule de l'antiquité exprimant un idéal : Si vieillesse pouvait, si jeunesse savait !
- Affirmation de la curiosité intellectuelle propre à la jeunesse, tout en remarquant que c'est là une qualité qui peut être maintenue jusque tard dans la vie.

Ce qui dans ce texte est dit de la jeunesse l'est par une personne qui n'est plus jeune, dont l'insatisfaction relative à son état doit être envisagée comme ce qui fonde cette façon de parler de la jeunesse, dont pas un instant la difficulté à exister, à penser son futur n'est présente. Cela permet aussi de comprendre pourquoi la jeunesse devient l'adolescence, pourquoi son relatif aveuglement est nommé bêtise, pourquoi elle est vue comme portée par le sentiment que la vie s'offre à elle.

Ce texte, habité par la nostalgie, voire par le ressentiment, fantasme la jeunesse.

Il nous aura permis de mieux comprendre le mécanisme du culte rendu à la jeunesse et l'importance de son dynamisme transformateur tout en nous invitant à méditer cette vérité : notre jeunesse n'aurait pas pu être autre que ce qu'elle fut!

Séance 3 : De la liberté

Après un tour de table pour glaner les premières impressions, il apparaît que ce texte sur la liberté a semblé plus structuré et moins confus à ses lecteurs. De fait, Kolakowski l'organise autour d'une distinction de base à laquelle il parvient à peu près à se tenir entre liberté métaphysique et liberté politique.

De la liberté métaphysique qu'il définit à la fois comme capacité de choisir, libre arbitre et comme capacité de créer des choses entièrement nouvelles, il affirme qu'elle est fondatrice de l'humanité et comme telle expérience indémontrable mais incontestable. Du déterminisme, il se débarrasse en le ridiculisant sans sembler pour autant percevoir que son propre discours à son encontre relève d'un dualisme un peu naïf par lequel il accorde qu'il existe de fait dans la Nature un déterminisme absolu que la science contemporaine assouplit mais démontre, mais en exclut l'homme en affirmant le libre arbitre. Il est vrai qu'à partir du moment où il a posé que l'expérience du libre arbitre est incontestable, au lieu de reconnaître qu'elle est indémontrable, il ne peut que tomber dans ce travers.

Du reste, les lecteurs semblent moins intéressés par cette figure de la liberté que par la liberté politique qu'il examine en affirmant, dans un paradoxe apparent qui en fait réagir plus d'un, que « là où il n'y a pas de lois, il n'y a pas de liberté ». On pourrait comprendre, en rousseauiste, que la loi est la condition de la liberté. Mais, en réalité, la conception qu'il propose est mollement libérale. La liberté existe dans l'espace laissé libre par la loi, c'est à dire en ce qu'elle n'interdit pas. L'Etat n'est donc pas conçu comme le garant de la liberté mais comme son ennemi héréditaire.

Tout l'intérêt des textes de Kolakowski tient manifestement moins au contenu, souvent assez peu rigoureux, qu'aux discussions qu'ils suscitent. Celui-ci, en particulier, a donné lieu à de vraies discussions sur la nature et les conditions de la liberté que des textes plus travaillés conceptuellement auraient probablement inhibées. Et l'on a fait l'expérience que la faiblesse d'un texte peut être un véritable atout pour l'analyse philosophique et la participation de nos lecteurs.

Document : Sur le film de M.M. Robin : « *Qu'est-ce qu'on attend ?* »

Alors qu'à l'Atelier de philosophie d'Hérouville nous réfléchissons à la question « *Faut-il renoncer à l'idée de progrès ?* », est projeté, le 6 décembre 2016 à l'amphi Daure de l'Université, le documentaire de Marie-Monique Robin : « *Qu'est-ce qu'on attend ?* »(2016). L'Atelier propose que ceux d'entre nous qui sont intéressés s'y rendent.

Une petite ville d'Alsace, Ingolsheim, 2200 habitants, s'est lancée depuis quelques années dans la transition vers l'après-pétrole en décidant de réduire son empreinte écologique. C'est dire que le *progrès* (« *changement orienté vers le mieux* ») qui est ici visé n'est pas celui du profit sans limite, qui passe par la dangereuse et d'ailleurs impossible domination de la planète (devons-nous en rendre responsable Descartes et son fameux « *...nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature* » ?) et des humains de plus en plus dépossédés des moyens d'agir pour l'avenir. C'est au contraire le *progrès* du respect de l'homme vis-à-vis de la nature et des humains entre eux, qui fait écho à ce que Hans Jonas appelle *le principe responsabilité* prenant la forme d'un nouvel impératif : « *Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre.* » Et ce *progrès* peut parfois prendre l'apparence d'un retour en arrière (le cheval comme auxiliaire de travail et de transport par exemple).

Pour que ce changement existe et soit durable, il ne peut ni ne doit être imposé, même s'il n'est mené qu'à une petite échelle. Aussi est-ce par la parole et par l'exemple que procèdent ces « *lanceurs d'avenir* » : des habitants qui ont décidé d'être partie prenante de la démarche, et leur maire, ouvrier pendant 35 ans de l'usine de potasse maintenant fermée, écologiste convaincu, personnalité sachant écouter, discuter, échanger et travailler avec ceux qui ne sont pas d'accord et aussi fédérer les bonnes volontés. Et cela dans les domaines aussi variés que l'agriculture, l'énergie, le transport, la production locale (éolienne, cantine...) l'éducation, le commerce ou l'habitat. Bien entendu, ces transformations révèlent des talents cachés, engendrent entre les gens des relations nouvelles et des synergies inédites.

Le film met en scène une transformation pacifique, raisonnée y compris à long terme (climat, éducation...) respectueuse des rythmes humains (et vivants en général), des spécificités locales, soucieuse d'intégration pour les plus démunis.

Toutefois il pose bien des questions et notamment : pour davantage d'efficacité et d'ampleur, ne faudrait-il pas que l'Etat prenne en main la démarche ? L'usage d'une monnaie locale, destinée à favoriser le commerce de proximité et à rendre impossible toute spéculation et toute thésaurisation, ne débouche-t-il pas sur un risque de « seigneurisation », de morcellement et d'incohérence ?

Pierre et Anne-Marie Sibireff janvier 2016